

cacité révolutionnaire. C'est ainsi que renaît la solution illusoire qui consiste à lier la satisfaction quotidienne des stimulants économiques avec le résultat final d'un retournement du système social ; ainsi on résoud par une formule d'organisation le vieux problème de l'antithèse entre les conquêtes limitées et graduelles et la réalisation maximum du programme révolutionnaire. Mais, comme le disait justement dans une de ses résolutions la majorité du parti communiste allemand (quand ces questions étaient plus particulièrement vives en Allemagne, déterminant plus tard le départ du Parti ouvrier communiste), *la révolution n'est pas une question de forme d'organisation.*

La révolution exige une organisation des forces actives et positives liées par une doctrine et une finalité. Des milieux considérables et des individus

innombrables qui matériellement appartiennent à la classe ayant intérêt au triomphe de la révolution sont en dehors de ce faisceau. Mais la classe vit, lutte, avance, triomphe, grâce à l'œuvre des forces qu'elle a groupées en noyau dans son sein au cours des travaux de l'histoire. La classe part d'une homogénéité immédiate des conditions économiques qui paraît être le premier facteur moteur de la tendance à triompher du système actuel de production, à le briser ; mais pour jouer ce rôle grandiose, la classe doit avoir une pensée, une méthode critique, une volonté bien à elle, qui vise les réalisations qui lui sont dictées par l'analyse et la critique ; il lui faut une organisation de combat qui lui soit propre, canalisant et utilisant avec le meilleur rendement les efforts et les sacrifices. Tout cela c'est le Parti.

AMEDEE BORDIGA.

UNE RÉUNION

Contre le Courant avait organisé le 22 novembre une réunion à la sortie de l'A. O. P. (Association Ouvrière en Instruments de Précision) avec comme ordre du jour : « La Vérité Politique sur les Déportations en U. R. S. S. »

À l'annonce de la réunion la cellule de l'A. O. P. décida de ne pas s'y rendre, car il est plus facile d'injurier les oppositionnels, de les traiter de contre-révolutionnaires que de venir leur opposer des arguments sérieux devant les ouvriers. Le mot d'ordre donné aux membres du Parti était de « faire le vide » et le secrétaire de la cellule, à la porte de la réunion, surveillait les entrées...

En dépit de cela la réunion rassembla 35 militants — plus que n'en peut réunir en général le Parti à l'A. O. P. ! — qui écoutèrent très attentivement les exposés de Paz et de Roy. Après quoi quelques questions furent posées, en particulier par un contradicteur anarchiste, et nos camarades répondirent en marquant la position de l'Opposition Communiste.

La réunion se prolongea pendant une heure et demie ; elle permettra à bien des militants de saisir la signification politique des scandaleuses déportations opérées par Staline.

ABONNEZ-VOUS !

SOUSCRIVEZ !

ECRIVEZ-NOUS !

CAMARADES,

Si on évoque devant vous

le " TROTSKYSME ",

Souvenez-vous

TROTSKY

a liquidé cette fable !

Lisez

" LA RÉVOLUTION DÉFIGURÉE "

avec les lettres

de LENINE

dans le N° 5 - 6 de CONTRE LE COURANT

(Le numéro de 40 pages : 2 Francs)

Les développements de la dictature capitaliste

Dans un précédent article, nous avons montré que la rationalisation capitaliste, loin d'être un phénomène localisé ou tendant naturellement à se localiser à l'intérieur de l'usine, tendait, au contraire, à sortir de l'usine après y avoir pris naissance, et à se généraliser dans la zone sociale qui entoure l'usine, dans ce qu'on pourrait appeler le champ d'influence de l'usine. La rationalisation capitaliste s'étend donc à tous les domaines de l'activité humaine : famille, foyer, culture physique et intellectuelle, divertissements, etc.

Or, il est à remarquer que le champ d'influence de dix petites entreprises par exemple, n'est pas égal mais, au contraire, bien inférieur au champ d'influence d'une entreprise unique résultant de la fusion de ces dix petites entreprises, car une grande partie des forces des champs d'influence des petites entreprises sont perdues ou neutralisées par le jeu des concurrences. Le champ d'influence de la grande entreprise concentrée ne rencontre, au contraire, pas de résistance et englobe sans difficulté les éléments sociaux environnants. Cette observation prend une grande valeur, si l'on considère que la concentration capitaliste s'opère avec une rapidité qui dépasse toutes les prévisions.

Le champ d'influence des entreprises tend donc à devenir d'autant plus vite universel que les entreprises tendent plus rapidement vers le monopole. À mesure que la bourgeoisie se concentre, à mesure que la dictature capitaliste se résume en un plus petit nombre de mains, à mesure elle tend à devenir plus absolue, c'est-à-dire à englober tous les domaines de l'activité humaine. La concentration capitaliste, la marche au monopole sont donc incontestablement une évolution vers une dépendance de plus en plus grande des individus envers les puissances d'argent, vers un véritable esclavage qui peut être, d'ailleurs, selon les moments et les circonstances, plus ou moins doré. On peut se faire, à ce sujet, quelques idées intéressantes sur certaines formes que pourrait prendre la dictature capitaliste en lisant le roman connu de Jack London : « Le Talon de Fer »...

Une autre observation importante est à relier aux précédentes : la bourgeoisie ne détruit pas complètement ceux qu'elle élimine de la lutte ou du pouvoir par la concurrence. Elle les absorbe et les assimile, les utilise encore au mieux de ses intérêts. On a coutume de dire, souvent à tort, que la bourgeoisie rejette dans le prolétariat ceux qu'elle retranche de son sein dans la lutte pour la vie. Ce n'est pas exact ou pas directement exact. La bourgeoisie ne rejette pas les siens de suite dans le prolétariat. Dans la mesure où cela lui est possible, c'est-à-dire dans une large mesure, elle intègre ceux qu'elle réduit. Par exemple, si une firme puissante est vaincue dans la conquête des marchés par une autre firme plus

puissante, elle est détruite par cette dernière en tant que firme indépendante, mais persiste cependant sous la forme d'une filiale de la firme victorieuse. Ainsi, d'une façon générale, lorsque la bourgeoisie rejette ceux des siens vaincus par la concurrence, elle évite, autant que cela se peut, de les rejeter directement et brutalement dans les couches les plus pauvres. Tout en les dépossédant du principal de leur avoir, elle les intègre à l'ensemble de son système, de façon à ce que l'essentiel de leurs intérêts reste solidaire de l'ensemble de son système. Ainsi les industriels moyens, les commerçants moyens que la concentration capitaliste absorbe dans des firmes plus puissantes, conservent, en de nombreux cas, un poste à la tête de leur ancienne entreprise. De patrons, ils deviennent directeurs ou sous-directeurs. De maîtres, ils deviennent domestiques, mais leur domesticité est une domesticité dorée. Comme de deux maux on choisit le moindre, le dépossédé accepte ces nouvelles conditions d'existence et s'accroche, au contraire, désespérément à la remorque du vainqueur comme à sa seule planche de salut et à la seule possibilité pour lui de garder une partie de son bien-être et de son avoir. Le dépossédé est donc rejeté dans une couche sociale inférieure, mais en restant solidaire de l'intérêt de ses maîtres.

C'est ce qu'il convient de ne pas oublier quand on cherche à se représenter la dictature capitaliste. Comme toute dictature, elle emploie la force et la violence, mais elle n'emploie la contrainte brutale que dans les cas où des crises sociales aiguës l'y obligent et contre les couches sociales les plus déshéritées, les plus nombreuses, et, par tant, les plus enclines à se révolter (par exemple en cas de grève et même en cas de révolution « démocratique », lorsque son pouvoir est sérieusement menacé). La bourgeoisie est même capable d'employer la contrainte brutale, contre certains des siens, lorsqu'elle estime, à tort ou à raison, qu'ils gênent sa toute puissance (par exemple, contre Caillaux, Malvy, pendant la guerre). Aux autres, la bourgeoisie ne fait d'abord que de « douces violences » qui suffisent d'ailleurs généralement à les faire rentrer dans « l'ordre ».

On se représente trop souvent les dictateurs bourgeois comme une infime minorité complètement détachée de la masse des individus, régnant sur les couches sociales superposées. En réalité, il y a d'abord à la base les couches les plus nombreuses, le prolétariat le plus pauvre (peuples coloniaux, manœuvres spécialisés ou non, ouvriers, employés, etc.) ; directement au-dessus se place la couche beaucoup moins nombreuse de ce qu'on pourrait appeler l'aristocratie du prolétariat (agents de maîtrises, certaines catégories de fonctionnaires) ; puis au-dessus nous trouvons les commerçants et industriels petits et moyens ; puis au-dessus le gros commerce et la grande industrie ; enfin tout à fait au som-